

LES VOISINES DE LA SAMARITAINE

On n'aurait jamais cru qu'elle tournerait comme ça. Il faut dire qu'auparavant, elle faisait plutôt la honte du village. On l'appelait, entre nous, « la femme aux cinq maris ». Et même cinq et demi, parce qu'elle en avait maintenant un sixième... qui n'était pas du tout son mari !

Ses quatre premiers, elle les avait eus ailleurs, avant de venir chez nous, et elle n'aimait pas trop en parler. Sur les quatre, elle avait peut-être été veuve une ou deux fois, mais quatre fois de suite, ça n'était guère croyable ! C'est donc qu'elle avait été répudiée plusieurs fois, et ça ne devait pas être sans raison...

Son cinquième mari ? Un homme de chez nous, qui s'était laissé embobiner par elle ! Ça aurait sans doute fini par une nouvelle répudiation, pas sérieuse comme elle était. Mais il n'en a pas eu le temps, le pauvre : il est mort avant, en lui laissant la maison.

La voilà donc veuve, et installée dans le village. Mais pas veuve pour longtemps : un ouvrier de passage, un beau garçon, qu'elle a pris chez elle. Et pas mariée du tout cette fois. Au fond, ça valait mieux, elle pourrait se débarrasser de lui quand elle voudrait. Et elle n'aurait pas eu de peine à en trouver un autre, jolie comme elle était. Ça, il faut le dire, elle était jolie. Et toujours bien mise. Et aguicheuse avec ça, comme pas une. Les voisines étaient forcées de tenir leur mari à l'œil. Vous comprendrez qu'on n'était pas très fiers de l'avoir dans le village. Un mauvais exemple pour les jeunes.

Et voilà qu'un jour... On avait vu des hommes circuler dans le village, aller de maison en maison pour acheter des provisions. On n'était qu'à moitié content, parce que c'étaient des étrangers, des Galiléens. On le devinait rien qu'à leur parler. Et ils venaient de Jérusalem. Nous en Samarie, on n'aime pas trop les gens qui vont en pèlerinage à Jérusalem parce qu'ils méprisent les Samaritains. D'ailleurs, on le leur rend bien ! Ils nous traitent plus bas que terre, parce qu'on ne va pas prier à leur temple de Jérusalem. Pourtant, notre beau Garizim vaut bien leur pauvre petite montagne de Sion, une taupinière ! Et on est autant qu'eux les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Surtout de Jacob parce qu'on a son puits. Enfin, ces étrangers, on leur a vendu tout de même ce qu'ils demandaient : il faut bien vivre.

La femme aux cinq maris ne devait pas être chez elle à ce moment-là, sinon, elle se serait montrée. Dès qu'il passait des étrangers, elle allait rôder autour. Elle avait dû descendre au puits de Jacob, c'est l'heure où elle y allait tous les jours parce qu'elle était paresseuse et se levait tard. Après leurs achats, les étrangers sont repartis. Un moment après, elle est arrivée. Ils avaient dû se croiser en route.

Il fallait voir dans quel état d'excitation elle était ! Elle en avait même oublié de remonter sa cruche ! On s'est attroupé autour d'elle pour savoir ce qui l'avait mise dans un état pareil. Elle avait dû courir en remontant la côte, elle pouvait à peine parler.

- Si vous saviez... si vous saviez... Il y avait un homme au puits. Un prophète. Un rabbi des Juifs. Il m'a parlé. Il m'a d'abord demandé de lui donner à boire avec ma cruche. Oui, à moi ! Et puis, il m'a dit... Il m'a dit tout ce que j'ai fait, même le nombre de mes maris, six, en comptant celui que j'ai en ce moment... Et puis, il m'a parlé de Dieu, le « Père » comme il dit. Et qu'il voulait me donner de l'eau vivante, non pas de l'eau du puits, de l'eau autrement... enfin je ne saurais pas vous expliquer, c'était trop beau, ce qu'il m'a dit. Vous savez, cet homme-là, pour parler comme il parle, c'est sûrement le Messie ! D'ailleurs, il me l'a dit lui-même : « Le Messie, qu'il m'a dit, c'est moi qui te parle ! »

Mouvement dans la foule. Le Messie ! Au début, on avait écouté la femme avec un petit sourire, parce qu'on la connaissait, et les affaires de piété, ce n'était pas son genre. Mais à la fin, elle avait l'air tellement convaincue, on était impressionnés malgré nous.

- Le Messie ! Il faut aller voir !...

Alors, on est descendu. On était un petit groupe à dévaler la côte. On plaisantait entre nous, pour ne pas avoir l'air de trop y croire. Mais quand on est arrivé près de lui, je vous assure qu'on n'avait plus envie de plaisanter. Il n'avait pourtant pas l'air sévère, ou imposant, comme les prêtres de Jérusalem, qui citent les Prophètes à tour de bras pour démontrer que les Samaritains, ça ne vaut rien à côté des Juifs.

Lui, il nous parlait de Dieu, du « don de Dieu », et c'était comme s'il le voyait en même temps qu'il nous parlait. Et c'était comme si Dieu lui-même venait frapper à notre cœur, toc-toc, comme on frappe à la porte d'un voisin. Il avait l'air de nous connaître tous personnellement, et on avait un peu peur qu'il nous dise à chacun nos vérités comme il l'avait fait pour la femme, enfin des choses qu'on n'aimerait pas qui soient dites devant tout le monde...

Mais pas de danger ; il nous regardait avec amitié, comme s'il avait été avec nous depuis toujours. Il avait même l'air heureux d'être avec nous. Il y en avait un ou deux d'entre-nous – ceux qui connaissaient le mieux les Ecritures – qui lui ont posé des questions. Parfois il ne répondait pas, il se contentait de regarder celui qui avait posé la question rien que pour l'embarrasser. D'autres fois, il répondait, et ce qu'il disait était si beau, si évident, qu'on se disait : bien sûr, c'est comme il dit, ça ne peut pas être autrement.

Et la femme aux cinq maris ? Elle était là, un peu cachée derrière les autres, regardant le Rabbi avec les yeux écarquillés, pleins d'étonnement et de bonheur, comme une qui aurait découvert soudain, tout près d'elle, un monde qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Tout son passé, d'un coup, ça n'existait plus. Il n'y avait plus que le « don de Dieu » qui comptait. Comme une vie toute neuve qui commençait.

A suivre...

Dom Jean Aubrun « Les oubliés de l'Évangile » Editions du Cerf 1986